

A TRAVERS TROIS SIECLES

SUITE

DE L'HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE I.

SERVANT D'INTRODUCTION.

Lorsque mon père remonta sur son estrade, six mois s'étaient écoulés depuis sa dernière conférence. Trois millions de siècle ne sont rien dans l'éternité, moins que rien si cela était possible, mais dans notre courte existence où tout se compte par secondes, il suffit d'une semaine souvent de moins, pour amener de grands changements.

Il y en avait eu quelques-uns à Moulin-Rouge.

La fabrique avait failli brûler, c'était déjà quelque chose, pas tout, pourtant.

Une de mes cousines, et ce n'était pas la plus laide, quoique sa sœur fût très-jolie, était entrée au couvent des Carmélites. Nous l'avions accompagnée à Lyon, puis nous étions allés la voir avant qu'elle prît le voile. Dans le monde, on croit que ces ordres austères se recrutaient autrefois parmi les innocentes et tristes victimes de l'autorité paternelle, et qu'aujourd'hui on ne rencontre derrière ces grilles noires et ces murs silencieux et sombres que des âmes ravagées par la douleur ou bourrelées par les remords.

Ma cousine prétend au contraire que nulle part on n'est ni si gai, ni si heureux. Servir Dieu quand on l'aime, se consacrer à lui, peut bien après tout, quoi qu'en disent les feuilletonistes à grands sentiments, ne pas être un affreux supplice. Dans tous les cas, si Noémie est malheureuse, il faut avouer qu'elle est bien habile dans l'art de dissimuler. Le bonheur brille dans son regard, et son rire est aussi frais, aussi épanoui, que lorsqu'elle habitait avec nous, qui l'aimions tant.

Henri, lui aussi, était parti, pas pour le couvent, mais pour Paris où il attend que ses examinateurs aient la complaisance de le recevoir docteur pour ne plus avoir l'ennui de l'examiner. Reste à savoir qui sera le plus entêté de lui ou d'eux. Pour ne pas perdre patience, il cultive le carambolage et dépense beaucoup plus en chopes et en grogs qu'en livres et en papier.

En général, les jeunes libres penseurs sont aussi libres travailleurs.—Cependant, pour prouver à son père qu'il ne restait pas absolument sans rien faire, il lui avait envoyé, un mois à peine après son arrivée dans la capitale, une ébauche d'un livre qu'il se proposait de publier pour démontrer que l'homme ne descend pas d'Adam, comme le prétend la Genèse, mais d'un singe d'Amérique. Quand M. Sorbier reçut cet intéressant travail bien propre à flatter l'amour-propre des descendants du susdit animal, le pauvre homme n'était guère en train de philosopher. Atteint depuis quelques jours d'une fluxion de poitrine, il était en grand danger.

Fort heureusement pour lui que le médecin, appelé à son chevet, ne partageant pas les opinions de son futur confrère Henri, crut devoir traiter le malade tout autrement qu'un vétérinaire n'eût médicamenteusement un singe américain ou un chien de n'importe quel continent. Ce brave homme avertit le curé, et comme, grâce à Dieu, Messieurs les solidaires ne sont pas connus au village de***, personne ne s'opposa à la visite du prêtre.

Loin de mourir de frayeur à la vue de cette soutane noire, l'ex-notaire avait été reconnaissant à l'abbé Vermont de son empressement, lui avait serré la main comme à un ami, et s'était recommandé à ses prières. L'affreux prêtre, ce hibou d'obscurantisme, abusa traîtreusement de la faiblesse du Voltairien malade, il revint plusieurs fois pendant la maladie, puis, pendant la convalescence de notre voisin, et chose horrible à dire, il usa si habilement de sa pernicieuse influence, que l'on apprit un jour que M. Sorbier, l'incrédule M. Sorbier, avait fini

par demander lui-même à..... se..... confesser!!!!

Et il s'était confessé ce poltron, il s'était accusé de ses fautes, il en avait honteusement demandé pardon..... ni plus ni moins que le lâche Bayard, que le lâche "maréchal de Villars," que le lâche Napoléon, et tant d'autres esprits faibles que certains journaux oublient de citer au peuple pour lui prouver qu'il n'y a que les peureux et les idiots qui croient en Dieu et redoutent ses jugements.

Si du moins après cette bassesse, l'ex-notaire était mort de honte, on aurait pu l'excuser jusqu'à un certain point..... Au lieu de cela, il avait guéri, le misérable ! Mais cette confession lui avait tellement porté à la tête qu'il en était venu à trouver plus de beautés dans l'imitation que dans l'Emile de Jean-Jacques, plus de vraie science dans le petit catéchisme du diocèse que dans les 84 volumes de Voltaire avec gravures, plus de consolation dans la religion que dans les traités de philosophie, et même il avait demandé à mon père, un vrai clercal, un jésuite, de lui prêter les "Lettres sur la Vie de Jésus," de Jean Loyseau, et les "Mensonges historiques," de M. Barthélemy.

Ces trois petits volumes avaient achevé de dégriser le vieil incrédule, ils en ont détrompé bien d'autres.

Huit jours avant la reprise de nos réunions de famille, car maîtres et ouvriers n'en formaient qu'une seule, M. Sorbier était venu prendre le thé un soir avec nous. C'était sa seconde sortie, la première avait été pour l'église. Des fenêtres du cercle des lumières on avait vu le vieil incrédule entrer ensuite chez le curé pour le remercier.

Ce fut un scandale affreux. M. Mitouffard, un des principaux lecteurs de l'Opinion nationale, oubliant d'en sucrer son café, et l'épicière philosophe, le docteur Cabassou, posa double six là où il aurait dû mettre double blanc, faute inouïe qui lui fit perdre une magnifique partie de dominos contre le brigadier Pandore.

On en parle encore.

Ce jour-là et les suivants, il n'y eut pas de propos bienveillants qui ne fussent venus sur ce traitre de Sorbier ; à la majorité des voix, il fut déclaré clercal et idiot.

Le notaire ne se préoccupait que très-médiocrement du jugement porté par ses amis au sujet de sa conversion, le bonheur l'avait transformé.

Ma mère lui fit compliment de son rétablissement :

—Vous êtes non-seulement guéri, lui dit-elle, mais encore tout rajeuni.

—Oh ! oui, répondit-il, je respire plus librement aujourd'hui, votre bon curé m'a entièrement débarrassé de mon asthme philosophique. Depuis ma première communion, je ne m'étais pas senti si heureux. Ça, voisin, ajouta-t-il, à présent que me voici bien portant, j'espère que vous allez reprendre vos entretiens.

—Je vous attendrai, et votre fauteuil aux objections est tout prêt.

—Merci pour votre fauteuil, il est trop mal rembourré, je ne veux plus être que simple auditeur.

—Au contraire, vous servirez la cause de la vérité en me donnant l'occasion de réfuter les accusations portées contre elle par ses ennemis.

—Grand merci, la vérité est assez forte pour se défendre toute seule, je m'avoue vaincu d'avance et je passe sous votre drapeau.

—Fi donc ! s'écria mon oncle, un vétérinaire qui déserte.

—Non, colonel, c'est un déserteur qui revient, répliqua vivement l'ex-notaire.

—Bien répondu, fit ma mère.

—Alors je vais me battre contre des moulins à vent, continua mon père.

—Oh ! vous ne manquerez pas d'adversaires, prenez certains journaux que je pourrai vous indiquer, et vous trouverez matière à réfuter.

—Je discute contre des convictions, répondit mon père, mais non pas contre des spéculations.

—Les rédacteurs sont peut-être convaincus.

—Ce serait difficile à croire, car leurs actes répondent peu à leurs paroles. Quelle confiance voulez-vous que j'aie dans ces farouches républicains de la veille tellement flatteurs du pouvoir du lendemain que ce dernier est obligé, par des *communiqués*, de modérer leurs flagorneries exagérées, dans ces pétrophobes qui supplient les évêques de marier leurs filles et ne savent pas se contenter du curé comme les simples mortels, de ces amis de l'égalité qui mendient les décorations, et qui seuls à un bal arborent, pour se faire remarquer, l'uniforme et la culotte courte, dans ces partisans de la liberté illimitée qui pénochent au gouvernement un poète irrespectueux ou un libraire qui vend l'encyclopédie sans avoir préalablement payé le droit de timbre, dans ces braves qui ne flattent que les forts, n'insultent que les faibles et se tiennent à l'arrière-garde de tous les pouvoirs pour donner sans danger leur coup de pied au lion étendu par terre, dans ces libres penseurs qui rient si agréablement de la foi de leurs pères et voudraient forcer la France à adorer ce *viscère flétri* qui fut..... dit-on, le cœur de Voltaire, dans ces.....

—Là, là, mon cher voisin, assez, de grâce. Si c'est pour me faire prendre le parti de ces messieurs, que vous tracez un portrait si flatteur, je vous avertis que vous vous trompez de route.

—Au fait, dit ma mère, c'est peu encourageant.

—Des hypocrites, mais qui voulez-vous donc qui les soutienne, madame ?

—Pas moi, assurément, Monsieur Sorbier.

—Après tout, mon cher Théodore, reprit le colonel, vous me paraissez un peu sévère. Tenez, dernièrement, je lisais un article au sujet d'un scandale donné par un prêtre, eh bien ! le rédacteur en paraissait affligé.

—Ah ! oui, je connais cette tartine sentimentale, cela s'appelle un piège à nîzards, voici comment on procède : Il s'agit de décrier le clergé. Dans son immense majorité, il est très-honorable, irréprochable, édifiant, mais il y a quelques tristes exceptions, il s'agit d'en grossir le nombre. Rien de plus simple.

Un prêtre du diocèse de... a fait une faute.

Grande joie dans les bureaux du journal, cet abbé s'appelle, supposons, Jean, Antoine, Philippe, Emmanuel, X... Le lendemain, vous voyez dans la feuille sensible : Un fait bien affligeant pour les amis de la religion vient de se passer dans le diocèse de..., l'abbé X... etc... Le surlendemain, un grand scandale vient d'affliger le village de..., l'abbé Jean... Le troisième jour, l'exemple donné par les abbés X... et Jean n'a malheureusement que trop d'imitateurs, l'abbé Antoine... puis en note, au moment de mettre sous presse, nous lisons dans le journal de... qu'un prêtre nommé Philippe... Déjà nous avions appris par une autre voie que l'abbé Emmanuel, etc... Mon Dieu ! quel affreux clergé ! quelle immoralité ! s'écrie un vieux débauché qui ne parle jamais que de ses "bonnes fortunes" et s'en vante "très-mensongèrement" parce qu'il n'en a jamais eu, quoi qu'il en dise. Je ne comprends pas que le gouvernement (les amis de la liberté en appellent toujours aux gendarmes quand il s'agit des autres), je ne comprends pas que le gouvernement ne débarrasse pas le pays de cette vermine... Tenez, voyez, dans une semaine et dans un seul diocèse, cinq curés pris en flagrant délit, n'est-ce pas affreux, ignoble, abominable, et si l'on voulait bien examiner de plus près, ce n'est pas cinq, c'est dix, vingt, cent par semaine, car il n'y a pas qu'un diocèse en France, et ils ne valent pas mieux les uns que les autres.

(A continuer)